

Culte Grenoble 24 novembre 2024
Prédication
- Sylviane Spindler
Jean 18, 33-37

Christ-Roi ... mais encore ?

Vous le savez peut-être, l'Église protestante unie de France recommande de suivre le parcours de lectures bibliques établi en commun avec d'autres Eglises chrétiennes pour manifester leur volonté d'unité spirituelle et contribuer à renforcer les liens œcuméniques entre elles.

Il se trouve que ce dimanche marque la fin de l'année liturgique, mais qu'il est aussi officiellement, dans notre calendrier partagé, le jour de la **fête du Christ Roi** - et même plus précisément, du **Christ Roi de l'Univers**.

Cette fête a été instituée par Pie XI en 1925 dans le contexte de la montée en puissance des régimes totalitaires en Europe. Au cœur des préoccupations du Pape de l'époque : la crainte de la violence en germe dans l'offre politique issue des décombres de la première guerre mondiale, mais aussi les signes visibles de l'effacement du religieux dans les sphères publiques et privées.

L'actualité du monde n'est pas beaucoup plus réjouissante qu'elle l'était il y a un siècle. On peut donc volontiers admettre qu'il n'est pas inutile de rappeler que la notion de souveraineté du Christ est centrale dans la foi protestante comme dans la foi catholique. Le cantique de louange que nous venons de chanter est un exemple de la force de l'évidence de cette royauté pour nous en tant que protestants (*debout sainte cohorte*).

Nous voilà donc à partager aujourd'hui avec nos amis catholiques, un peu sous la contrainte du lectionnaire, un peu à notre corps défendant, mais avec une conviction sincère, une fête qui ne s'inscrit pas vraiment dans notre héritage.

Parce que oui, Christ-roi ... mais encore ?



La royauté n'est pas une idée simple... On peut même dire qu'elle est foncièrement équivoque comme tout ce qui touche au pouvoir et à l'autorité.

Revenons au texte...

L'extrait de l'Évangile de Jean qui vient d'être lu relate le dialogue entre Jésus et Pilate en tant que représentant de l'occupant romain, quelques jours avant la croix. C'est un moment clé du récit de la Passion.

Ce face-à-face est très apaisé en dépit des circonstances. Jésus se pose ici en tant que fils de Dieu et il considère Pilate comme un subordonné de Dieu dans sa fonction politique. S'il répond à Pilate qu'il se considère bien comme un roi, c'est pour ajouter aussitôt que son royaume n'est pas de ce monde.

Logiquement, Pilate ne semble pas inquiet de la menace que pourrait représenter pour le pouvoir romain le rabbi qui lui fait face. Il voit en lui un activiste juif comme il y en avait beaucoup à l'époque, sans arme, ni armée, qui lui parle de royauté spirituelle et ne semble pas intéressé par la chose politique ou militaire. Rien de bien alarmant pour lui, donc.

L'un et l'autre comprennent et admettent que les deux autorités qu'ils incarnent ne s'exercent pas sur le même plan. Pilate conclut l'entretien par des mots qui prennent acte de ce constat partagé. « Moi, je ne trouve aucun motif de condamnation en lui. » S'il n'a pas tout saisi des implications des propos de Jésus, il a clairement perçu que les forces d'occupation romaines n'étaient pas son sujet.

Et pourtant, on le sait, tout va basculer dans les jours qui vont suivre. Jésus finira sur la croix après que Pilate aura cédé à ceux qui se sentaient vraiment inquiétés par son ministère, à savoir les chefs religieux juifs - autrement menaçants pour l'ordre public du point de vue de l'occupant

Voilà pour le contexte.

C'est sur le verset 37 que je vous propose de nous concentrer ce matin, puisque c'est le thème du jour... Le passage dans lequel Jésus répond à la question de Pilate par ces mots : « *Tu le dis : je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité* ».



Un petit rappel avant de poursuivre :

Dans l'histoire du peuple juif comme dans tout le Proche-Orient ancien, les prêtres et les rois avaient une position sacrée – voire divine. Et selon la tradition, les termes *messie*, *christ* et *roi* se recouvraient au sens spirituel et salvateur. Tous trois désignaient une personne "oint(e)" de Dieu.

L'idée était simple : le peuple distinguait quelqu'un en son sein, l'élevait, le divinisait pour l'aider à se rapprocher de Dieu et quand il était admis dans le domaine sacré - au-dessus des autres humains - la distance était considérée comme suffisante pour lui conférer la légitimité nécessaire à l'exercice du pouvoir au nom de Dieu.

On saisit d'emblée le problème avec Jésus : avant ce procès, il n'a cessé, durant sa vie publique, de signifier qu'il n'était pas le roi-messie-christ attendu par le peuple hébreu.

Et s'il y a quelques traces du contraire, c'est bien peu par rapport à l'enjeu.

En dehors de rares épisodes relatés dans les Évangiles, il n'aura accepté de s'identifier publiquement comme roi qu'une seule fois : lors de son arrivée à Jérusalem, quelques jours avant son arrestation. Mais cette entrée dans la ville, sous les vivats de la foule n'avait rien de majestueux puisqu'il se présentait dans le dénuement, monté sur un âne.

Cet abaissement n'a pas été compris ni accepté. Ceux qui l'avaient acclamé se sont sentis leurrés et se sont retournés en quelques jours contre celui qu'ils voulaient adorer. Pour susciter leur colère et leur abandon, il aura suffi de la pression de prêtres opportunistes et de la dérobade du pouvoir romain. Il a été facile pour les puissants de gripper la mécanique de l'espérance du peuple, de nourrir le doute, le désarroi et la peur au sujet de ce candidat à la royauté qui choisissait ostensiblement l'humilité et une forme de renoncement.

A ce titre, Jésus aggrave encore son cas au cours de son échange avec Pilate en se positionnant aussi loin que possible des attentes concrètes du peuple : « Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité ».

Tout cela, nous le savons.

Si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, nous savons aussi que nous ne sommes pas si différents du peuple d'alors ; que nous ne sommes pas beaucoup plus au clair avec ces paroles de Jésus que ses contemporains ; et que les questions que ce texte pose pour aujourd'hui sont très proches de celles de l'époque.

Enfin, qui sert qui ? Notre messie, Jésus, est-il celui qui convient à Dieu ou celui qui nous convient ? Quel Roi servons-nous ? Et au nom de quoi ?

Nous devons reconnaître que beaucoup de crimes et d'abus ont été commis au fil des siècles au nom du Christ-roi. Depuis 2000 ans, la « conquête des âmes » s'est hélas beaucoup confondue avec les ravages de la conquête tout court. Les chrétiens et les Églises ont souvent été de mauvais témoins. Il y a eu de telles dérives, de telles hypocrisies, de telles violences au nom du Christ que l'annonce de la Bonne Nouvelle a souvent tourné au contre-témoignage.

Et malheureusement, l'histoire n'est pas la seule à pouvoir être convoquée pour illustrer ces tensions entre l'idéal et la réalité.

Comment admettre la complaisance toujours d'actualité de certaines Églises à l'égard des despotes, des populistes, des thèses obscurantistes, des escrocs de toutes sortes ? Et la facilité ou le cynisme avec lesquels elles peuvent s'écarter de leur mission première : le rassemblement, l'envoi et la prédication de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ? Comment comprendre par exemple l'appui servile du patriarche Kirill à la guerre proclamée « sainte » menée par la Russie en Ukraine ? Comment expliquer le puissant mouvement créationniste aux États-Unis et ses prétentions à s'imposer contre tout bon sens dans les champs de la science, de l'éducation, de la morale, du débat public ou de la loi ? Comment ne pas s'inquiéter de l'esprit de lucre et des positions réactionnaires de la déferlante évangélique dans certains pays ? Comment ne pas désespérer face à la révélation des crimes sexuels et autres abus perpétrés au sein des institutions ecclésiales dans le silence et même la complaisance, parfois ? Ne pas s'exaspérer des arguments indignes qui empêchent la réévaluation de la position de l'Église catholique sur les femmes et le ministère ordonné ?

Nous avons du mal à exister dans notre environnement très sécularisé où la tendance est à la marginalisation du message religieux ou au contraire à l'excitation de croyances mortifères, fanatiques ou idolâtres.

Dans ce contexte, la tentation d'édulcorer la foi chrétienne est grande dans nos vieilles Églises bien au fait des périls auxquels exposent les écarts et les excès du religieux. Des chrétiens bienveillants et gentils, une grâce à bon marché, des opinions qui vont dans le sens du vent garantissent un bon accueil dans le monde. Mais il faut se le dire : c'est souvent au prix d'une capitulation sur le terrain de la vérité, sur le terrain spirituel, qui sont ceux de l'exigence, du combat et de la résistance, comme du temps de Jésus. Dans des sociétés qui les ignorent, les contournent ou les rejettent de plus en plus, les Chrétiens ne peuvent pas s'en tenir aux « vacarmes de leurs cantiques », comme dit le prophète, ou se réfugier dans le silence de la peur, de l'inhibition, de la résignation ou de la paresse.

Les questions restent donc posées, génération après génération. Quels avocats, quelles vigies pour défendre l'Évangile de la justice, de l'hospitalité et de l'espérance ? Quelle vocation pour les chrétiens en tant que disciples du Christ ?

Comme c'était le cas pour le peuple juif de son temps, l'impossibilité de dire et même de penser Dieu est difficile pour nous. Elle nous renvoie à notre impuissance face à l'insondable du mystère de notre condition humaine, si fragile, faillible et éphémère. Nous perdons vite pied quand il s'agit de remettre Jésus au cœur de nos vies, d'en faire notre roi, notre Messie et notre Christ.

En tant que chrétiens, nous concevons la notion de royauté sur un mode inversé. Nous croyons qu'en Jésus, c'est Dieu qui est descendu, qui s'est humanisé, qui s'est incarné et qui s'est rapproché de notre condition humaine - y compris en affrontant l'implacable de la mort et de la finitude.

Nous croyons que le seul lien que nous pouvons avoir avec Dieu c'est la foi. Pas une foi qui consiste à croire en lui parce que nous en attendons du bien, un apaisement de nos craintes, un exaucement de nos attentes. Mais la foi telle que le Christ nous l'a enseignée ; une foi vécue au service de l'Évangile et de notre prochain.

Nous croyons que c'est par l'Esprit-Saint que nous sommes éclairés et que nos cœurs et nos intelligences peuvent recevoir et comprendre les mystères de la Parole de Dieu.

Et nous croyons que la vérité dont parle Jésus n'est ni un dogme ni un absolu intangible, mais une force qui transforme et libère. Une force vivante et relationnelle qui s'exprime dans l'amour, la justice et la compassion. Une force qui conduit à servir, à aimer, à accueillir et à pardonner. Jésus laisse à chacun la liberté de recevoir cette force ou de la rejeter, mais son règne devient effectif à mesure que le consentement des hommes à sa Loi se fait plus entier.

Notre ministère de chrétiens n'est pas d'essayer de percer les mystères du divin. Jésus lui-même n'a pas essayé. Notre vocation est de partager autour de nous la bonne nouvelle de la joie, de la confiance et du bonheur que l'Évangile nous apporte. Soyons simplement des témoins de la vérité par la compassion, la tolérance et l'action pour le bien commun.

Christ est roi quand nous l'accueillons, quand nous répondons à ses sollicitations, quand nous nous plaçons dans la lumière de sa bénédiction et la paix de sa grâce.

Et la vérité est là où Jésus est aimé et sa voix écoutée.